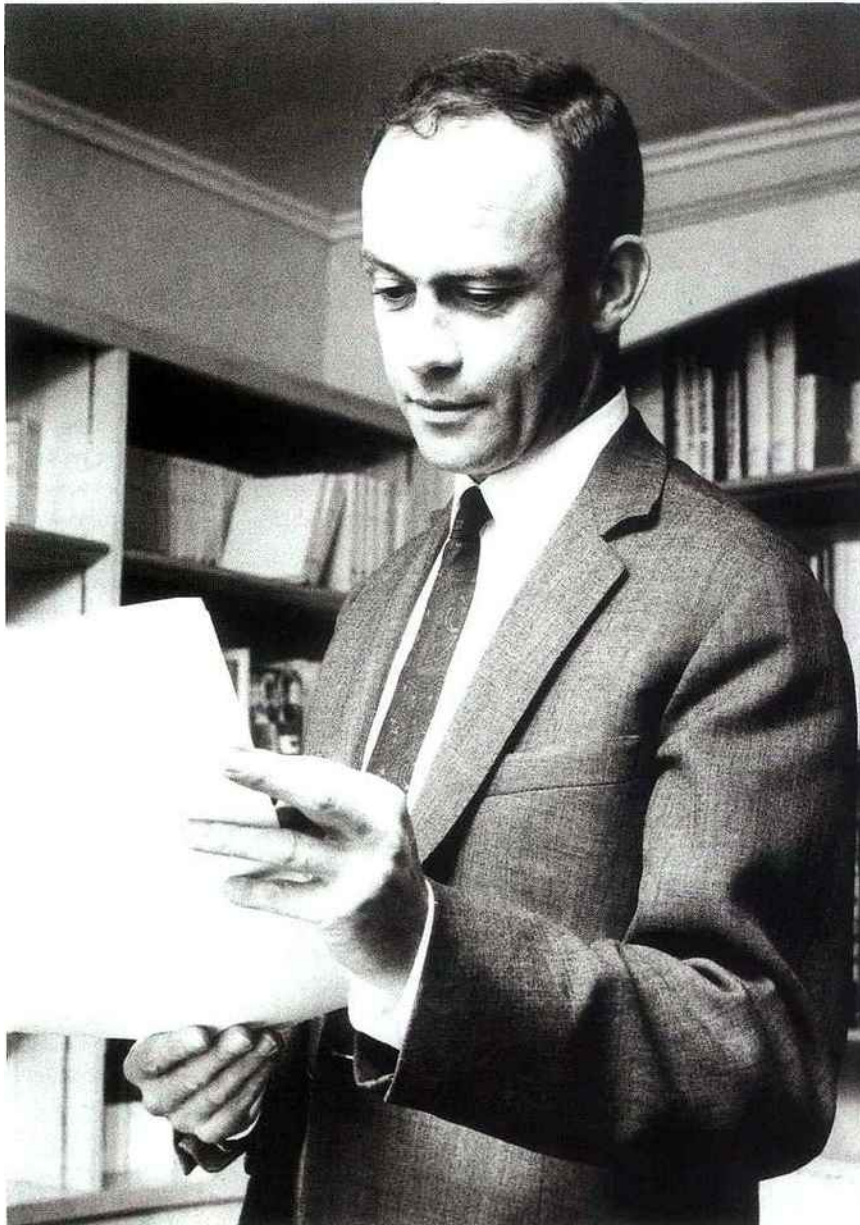


Livres

BLONDIN, NIMIER & CO

CAVALIERS SEULS



DEUX RÉÉDITIONS POUR LE VINGTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE BLONDIN ET UN BEAU LIVRE D'ALAIN CRESCIUCCI SUR LES HUSSARDS : L'OCCASION DE RETROUVER LE SOUFFLE GRISANT DE CETTE CHEVAUCHÉE DES ANNÉES 1950.

Par Romaric Sangars

C'est la Libération : grand ramdam dans la République des Lettres. La sinistre période de l'Occupation avait été l'occasion, comme dans d'autres secteurs, d'une prise de pouvoir, à la faveur des circonstances, par diverses plumes de seconde zone et intellectuels en rupture ; mais la situation nouvelle sonne l'heure des règlements de compte. Elle aboutit finalement moins à un retour à l'ordre antérieur qu'à une nouvelle confiscation

NE FUSILLE-T-ON PAS PRESQUE PLUS « AISÉMENT » UN ÉCRIVAIN COMME BRASILLACH QU'UN FONCTIONNAIRE COMME PAPON, QUI POURSUIVRA TRANQUILLEMENT SA CARRIÈRE DANS LES MINISTÈRES ?

des postes, due à des circonstances inverses, essentiellement au bénéfice des écrivains communistes et communistes, qui noyautent le C N E, le fameux « Comité National des Ecrivains ». Dans un pays où la Littérature est une véritable institution, les luttes de pouvoir autour d'elle sont féroces. Dans *Les Désenchantés*, Alain Cresciucci, auteur d'une belle biographie de Blondin en 2004, expose cette histoire avec brio et, surtout, démontre comment ces luttes influencent la production littéraire elle-même, les politiques éditoriales et les alliances, bien au-delà de ce qu'on imagine *a priori* s'agissant de créations de l'esprit. On a presque l'impression que c'est en littérature, plus que dans tout autre domaine, y compris la politique « pure », que les polémiques sont les plus aigues, les plus violentes. Ne fusille-t-on pas presque plus « aisément » un écrivain comme Brasillach qu'un fonctionnaire comme Papon, qui poursuivra tranquillement sa carrière dans les ministères ? C'est donc un climat très particulier qui prévaut, un climat où les revanches alternent, où Montherlant et Giono sont interdits de publication, où Céline est terré au Danemark et où Jean-Paul Sartre, résistant de café dont les pièces ont enchanté le Paris occupé, prend le pouvoir à Saint-Germain-des-Prés. Mais quelques personnalités se montrent ouvertement rebelles à l'hégémonie de ce dernier : des nouveaux venus turbulents, comme Nimier et Blondin, ou des écrivains confirmés, comme Laurent et Déon. On connaît la suite : Bernard Frank rassemble les trois premiers et les baptise « Hussards » dans un célèbre article des *Temps modernes*. Brocardant ouvertement le nouveau maître (« *sorte de crapaud replet enfoui dans le tweed* », dira Blondin) et refusant la doctrine de l'engagement, les Hussards lui opposent la désinvolture, la pure jouissance littéraire et la provocation échevelée. Et ces mousquetaires sans roi d'adopter malgré tout un capitaine en Bernanos, le « *Grand d'Espagne* » de Nimier.

Dans le spleen des 50's

Les Hussards ne croient pas aux lendemains qui chantent. Désenchantés, perdus dans leur époque, ils enrayent leur mélancolie en rendant hommage à la

vitesse, à l'alcool, à l'amitié ou aux jolies femmes « *Je proteste contre le monde moderne, mais j'adore ses femmes minces* », lance Nimier. De fait, ils écrivent comme on séduit, comme on prend volontairement une voie à contresens, comme on échafaude une cuite pour désertier un monde devenu trop laid et trop ennuyeux. Ils promènent ainsi leur talent narquois parmi les flics sartrien et les pompeux du Nouveau Roman, et font des bons mots au comptoir pour ridiculiser l'oligarchie intellectuelle aussi bien que leur propre désespérance. C'est là leur charme infini, leur témoignage paradoxal, ce sera également leur limite et, pour Nimier et Blondin, leur naufrage. La désinvolture de ces « enfants tristes » qui ne supportent

MÊME RÉFRACTAIRES. LES HUSSARDS N'ÉCHAPPENT PAS À LA MALADIE DE LEUR TEMPS. CELLE QUI FAIT QUE LA FIGURE DE L'ARTISTE ÉCLATE EN PRÊCHEUR, EN CHERCHEUR, DOCTRINAIRE, SCIENTIFIQUE DES LETTRES

pas le monde adulte, finira par tourner en frivolité et en impuissance. Nimier, le plus précoce et le plus fulgurant, cesse d'écrire pour se consacrer à l'édition (c'est lui qui réhabilite littérairement Céline) puis meurt à 37 ans, dans les circonstances dont il rêvait : au volant d'une voiture de sport. Blondin, dont la vie ne fut que « *litres et ratures* », selon la formule célèbre, et qui ne se remettra jamais vraiment de la mort de son ami, se contente d'être le chroniqueur mythique du Tour de France et noie son encier dans l'alcool. Quant à Jacques Laurent, il gaspille ses facilités dans une sous-littérature rentable avant d'entrer à l'Académie française, où il rejoint un Michel Deon qui a pris depuis longtemps ses distances avec les « Hussards », mouvement de circonstance auquel il ne s'est jamais senti qu'à demi rattaché. Bref, les Hussards sont finis. La chevauchée se perd dans la légende.

De la disjonction en art

« *Placere, docere, movere* » (« plaire, instruire, émouvoir »), tels étaient les

impératifs à joindre pour tout artiste à l'époque classique. Les verbes ont quelque chose de désuet, c'est sûr, mais l'exigence de complétude qu'ils désignent contient une problématique essentielle et permanente. Une problématique qu'on allait vivre, dans les années 1950, sous le signe de la disjonction, à l'instar de la société toute entière, où triomphait déjà le règne des « spécialistes » et où l'on perdait de vue tout objectif de synthèse véritable et vivante des diverses dimensions de la vie humaine. Ainsi, entre les idéologues de Saint-Germain-des-Prés et les formalistes arides du Nouveau Roman qui tiennent l'Université, les Hussards, en occupant quelques cafés ou des postes lucratifs mais secondaires (hormis en ce qui concerne Nimier), ont en partie restreint leurs ambitions littéraires, par réaction, dans une jubilation gratuite sans objectif véritablement élevé. L'art semble alors disloqué dans ses possibles, et les Hussards paraissent se contenter d'une posture. Une posture pertinente, certes : une posture de « *réfractaires* », dirait Bruno de Cessole, qui publie un « *défilé* » où Nimier, Déon et Laurent tiennent leur rang parmi Bloy, Debord, Genet ou Dantec, croquis d'auteurs justes, brefs, drôles et précis, qui rappellent la nécessité où se trouve justement tout écrivain de ne pas communier avec les dogmes de son époque, quels qu'ils soient. Et pourtant, même réfractaires, les Hussards n'échappent pas à la maladie de leur temps, celle qui fait que la figure de l'artiste éclate en prêcheur, en chercheur, doctrinaire, scientifique des lettres. Des années 1950 qui inaugurent en définitive une période pâle d'un point de vue littéraire, si on la compare au panorama magistral de l'entre-deux-guerres. Et même si, dans un tel contexte, nos Hussards méritent encore la révérence, eux qui eurent l'élégance d'être des perdants libres et magnifiques.

***Les Désenchantés*, d'Alain Cresciucci (Fayard)**

***L'Humeur vagabonde et Un Singe en hiver*, d'Antoine Blondin (La Table Ronde)**

***Le Défilé des réfractaires*, de Bruno de Cessole (L'Éditeur)**